

Il ne pouvait en effet guère conserver de doute sur les visites de ces individus dans toutes les auberges du quai.

Le valet d'office, auquel, dans son indignation et sa douleur, il avait laissé deviner trop facilement qui il était, avait certainement indiqué aux argousins la direction qu'il avait prise.

Et ceux-ci, ayant conclu qu'il devait se cacher dans un des logis pour étrangers qui pullulaient dans cette partie du quai, les visitaient un à un, regardant, interrogeant, fouillant.

Il écouta encore un moment : les argousins ne revenaient pas, ils continuaient leurs investigations.

—Allons, dit le gentilhomme, c'est la destinée de ceux qui luttent comme je le fais. J'ai dormi hier à l'ombre des tombeaux, sous l'égide des âmes des trépassés ; aujourd'hui une barque qui sauve l'homme des tempêtes va me servir d'abri.

De nouveau, il s'étendit à l'endroit même où il s'était caché, afin d'échapper aux investigations de l'agent secret.

Et, confiant parce qu'il était résigné, il ferma les yeux, attendant le sommeil. Mais trop d'émotions l'agitaient, il fut lent à venir.

Son esprit revit encore de Kervien où s'était passée sa première et insoucillante enfance, troublée seulement de loin en loin par l'ardente envie de courir les mers.

Il s'y retrouvera avec Martial son brave et stoïque écuyer, qui gisait à cette heure sur le grabat d'une prison, le corps martyrisé, près d'expirer peut-être. Il y revit la figure honnête et grave de Jean Dacier. Et à côté, un visage jeune et déjà mélancolique, celui de Julien, l'ancien mousse, le souffre-douleur du *Forward*, sur lequel veillait l'affection d'un colosse, celle de Joë le matelot, évadé avec eux du bateau pirate.

Où étaient maintenant Julien et Joë ? Avaient-ils abordé cette terre d'Écosse, que le jeune homme voulait tant revoir, et dans quels hasards, lui aussi, avait-il été emporté par les destins changeants ?

Pareil à un timide oiseau dont plane l'aile blanche, un autre souvenir avait voltigé au-dessus de tous ceux qu'il venait d'évoquer.

C'était celui d'Ellen, d'Ellen dont le père expirait sous la pierre d'un tombeau fermée avant l'heure, d'Ellen, dont la présence au château perdu dans la lande bretonne, avait laissé sur sa vie un rayonnement, que rien, ni le temps, ni les orages, n'avait pu affaiblir. Ellen vivante ou morte, il ne savait, et dont, pour la deuxième fois, il venait chercher le sourire radieux ou le noir sépulcre.

Etendu dans la nuit, il croyait voir son image vaporeuse et fluide inclinée vers lui, ainsi qu'une figure d'apparition ou de rêve.

Et le sommeil doucement prit et barça son âme, tandis que ses lèvres, inconsciemment, murmuraient le nom aimé, le nom ailé d'Ellen !

LXVII. — AUX PRISES

Les premières clartés du jour naissant avaient réveillé l'ennemi de Somerset.

Henri de Mercourt s'assura que nul n'était visible aux environs et se hâta de quitter son abri précaire.

—Où me cacherais-je ce soir ? se demanda-t-il.

Et, devenu fataliste :

—Dieu y pourvoira.

Mais il lui fallait se dérober durant le jour aux poursuites des agents de Somerset qui allaient circuler autour de lui et le coudoieraient peut-être.

Il se rappelait l'affirmation de Norberg Robby, faisant allusion à un signe auquel on le reconnaîtrait infailliblement.

Il ignorait ce qu'avait voulu désigner ainsi l'infâme exploiteur, et il était exposé à chaque instant à sentir une main se poser sur son épaule, tandis que le coup de sifflet de l'individu qui l'aurait reconnu ferait se ruer sur lui la meute des autres argousins.

—Quel est mon but ? se dit-il. Pour le moment accomplir une œuvre de justice, frapper à mort Somerset.

« Cet homme abattu, qui sait, peut-être, c'est Martial sortant de prison, c'est lord Mercy rendu à la liberté sinon aux honneurs, et Ellen retrouvée, ou tout au moins, la vérité de sa destinée bientôt révélée.

Et pareil au pilote qui fixe, au timonier, le but sur lequel il doit gouverner :

—Atteindre Somerset ; rien doit à cette heure me faire dévier de là. Pour y arriver, guetter dans Londres, la nuit ; et le jour errer dans la campagne où l'on songera moins à venir me chercher, ainsi que je l'ai du reste déjà fait.

Il eut rapidement mis son projet à exécution.

Le large horizon des champs rempli son âme de pensées fortes et généreuses, et il se sentit vaillamment armé pour sa lutte si téméraire.

Mais bientôt il s'aperçut d'une curiosité malveillante à son égard.

Sa tête et sa figure rase avec son vêtement d'ouvrier de la ville excitaient l'attention toujours suspicieuse des paysans.

Ils se demandaient s'ils n'avaient pas affaire à quelque malfaiteur, affilié peut-être à une des bandes qui battaient la campagne à quelques lieues de Londres.

On pensait déjà à le dénoncer aux gens de justice.

Henri de Mercourt dut réintégrer la ville.

Pendant plusieurs jours, il continua sa vie hasardeuse, fréquentant durant la journée les quais de Londres, mêlé aux porteurs de fardeaux et aux débardeurs dont il partageait les durs labeurs.

Un frisson passait sous sa peau chaque fois qu'un inconnu le dévisageait.

La nuit, selon la résolution qu'il prise déjà, aucun toit n'abritait son sommeil.

L'arche d'un pont, une mesure en ruine, un chantier de bois devenait sa demeure ; il s'y blottissait après avoir, durant de longues heures, guetté son ennemi.

Mais Somerset sachant le Français encore libre, encore à craindre, malgré les efforts désespérés de ses policiers, ne sortait jamais sans une escorte.

Et les bourgeois commençaient à ricaner.

—Voyez donc le lord-chief de justice, disaient-ils. Il ne marche qu'escorté comme un roi, ou comme un criminel.

—L'heure ne viendra donc pas ? grondait Henri de Mercourt.

Un autre homme que Somerset sentait également l'épouvante le tenailler.

C'était Norberg Robby, l'aubergiste à l'enseigne de la Rose la Rose sanglante.

La redoutable menace lancée par la voix de celui qu'il avait vendu pour quelques écus d'or retentissait sans cesse à son oreille.

De plus il avait appris le retour de l'insaisissable conspirateur auprès de la Tour de Londres.

Le faux Lionel ne craignait donc pas de s'aventurer dans ces parages ?

Et Norberg Robby s'attendait à chaque instant à le voir paraître devant lui, le poignard levé pour le punir de sa trahison.

Il blémait chaque fois qu'il voyait s'ouvrir la porte de sa taverne. Aussi avait-il engagé un aide, un espèce de brute féroce, non pas pour le seconder dans travail, mais afin de le défendre.

Chaque jour il s'informait, auprès des géoliers qui venaient boire chez lui, si l'on avait enfin mis la main sur son ancien pensionnaire.

Le faux Lionel demeurait introuvable.

Et l'angoisse de Norberg Robby ne faisait que s'accroître.

—Il rôde par là attendant son heure, — disait-il sur un ton dolent, — et il va paraître au moment où on s'y attendra le moins.

Dans sa pensée ce serait devant lui qu'il se montrerait, prêt à frapper.

La lividité de l'aubergiste prenait des teintes verdâtres, et il ne mangeait ni ne dormait plus.

—Ils ne le trouveront donc pas !... — se disait-il aussi.

Cependant le duc de Somerset avait promis une forte récompense à celui qui le dénoncerait ou qui réussirait à s'en emparer.

La continuité de sa terreur finit par causer, au frère de l'aubergiste du *Gros de la Mort*, une telle exaspération qu'il se demanda s'il ne se joindrait pas aux sbires.

Il ne courait pas plus de péril que d'attendre là le coup de poignard de Lionel.

La peur, la lâche peur qui, la nuit venue, mettait de la sueur à ses tempes, le retenait cependant encore.

Mais la prime offerte par Somerset !... le prix du sang !...

Il avait déjà touché cet infâme salaire.

L'instinct du lucre l'emporta enfin.

Mieux que les sbires, il reconnaîtrait son ancien client, si bien qu'il fut déguisé.

Il alla trouver le chef des argousins et lui proposa ses services.

Ce dernier lui serra la main : ils étaient faits pour s'entendre.

Une paire de pistolets cachés sous ses vêtements, déguisé, méconnaissable, le cabaretier de la Rose se mit en campagne.

Pour plus de sûreté il n'allait point seul, ayant demandé à ce qu'un estafier à qui le Français n'avait pas encore eu affaire lui fût adjoint.

—C'est le métier de cet homme d'arrêter les criminels, — s'était-il dit. — C'est lui qui s'emparera du Français. La prime sera toute entière pour moi et ce conspirateur ne pourra m'assassiner.

Du temps où le pseudo-Lionel habitait chez lui, il avait remarqué ses mains fines.

—Voyant que son déguisement de marin est éventé, il a dû revêtir les habits de son rang, — se dit-il.

Et il se mit à explorer des endroits fréquentés par les gentils-hommes, se coulant entre eux, louches et rompants, son œil faux fouillant leurs traits.

Quant à descendre dans les bas-fonds, à y redescendre plutôt, il